

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 AOUT 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par S. du Lary. — Poésie : La bouquetière, par Dr R. Chevrier. — L'architecture, par Rodolphe Brunet. — L'imagination des enfants. — La statue de Jeanne d'Arc (avec gravure). — Le sacrifice, par M. Filion. — La tombe, par J.-B. Lemay. — Notes historiques. — Poésie : Dans ses cheveux, par Frid-Olin. — Cueilletes et glanures, par Karl Omans. — Le général Saussier. — Primes du mois de juillet : Liste des numéros gagnants. — Feuilleton : Le Régiment (suite). — Chronique des voyages. — Choses et autres.

GRAVURES : Portrait du général Saussier, gouverneur de Paris. — Statue équestre de Jeanne d'Arc. — Dans les ténèbres de l'Afrique : Choukri, commandant de Msoua ; "Emin-Pacha est arrivé !" ; Séh, ordonnance de Stanley ; La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni ; Combat contre les Avisibi. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je viens de lire un curieux article publié par un auteur italien sur les préférences des femmes dans le choix d'un mari.

D'ordinaire, dit-il, la femme italienne est pleinement satisfaite d'un époux quelque peu pensif et assez porté à la méditation. La Française aime de préférence un compagnon un tantinet léger d'esprit, ayant du brio, possédant un regard franc et souriant fréquemment. L'Allemande jette plutôt son dévolu sur un homme sérieux et fidèle. A la Hollandaise, il faut un mari calme, paisible, ennemi du bruit, des discussions, et parlant peu. L'Espagnole semble portée vers un époux doué de volonté, châtouilleux sur toutes les questions d'honneur, prompt à venger l'injure ou à sauvegarder ses droits et prérogatives. Le choix de la Russe se portera préférentiellement sur un de ces compatriotes fortement imbu d'idées de haine contre les nations orientales et considérant celles-ci comme sauvages et barbares. La Danoise désire unir son sort à celui d'un homme sérieux, qui n'a pas de velléités de s'éloigner du foyer domestique et qui professe l'horreur des voyages. L'Anglaise préfère un gentleman qui, tout en écrivant dans un style assez plat, s'efforce de hanter les grands et cherche à s'élever jusqu'à eux à force de révérences et de courbettes. L'Américaine prend un mari sans s'inquiéter le moins du monde de son grade, de sa dignité, de sa position sociale, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent.

Tel est le résumé des idées de cet auteur italien sur cette intéressante question. Comme vous le voyez, de la femme canadienne il ne parle pas plus que si elle n'existait point. Si nous tâchions de combler cette lacune ? Ne vous semble-t-il point d'après les observations que vous avez pu faire, que

la Canadienne — je parle naturellement de celle qui appartient à la classe aisée — ne sera guère encline d'ordinaire à associer son sort à celui d'un homme affectant une trop grande légèreté d'esprit, en quoi elle diffère de la Française ? Elle préférera quelqu'un qui ne soit trop enjoué ni trop sérieux. Elle attachera une bonne dose d'importance à la question de position, et je ne lui en ferai certes pas de reproche. Aussi les fonctionnaires et autres, tous ceux en somme qui ont une position stable avec avancement à peu près certain et perspective d'une pension réversible sur la tête de l'épouse, sont-ils à peu près assurés de trouver chez nous facilement à se marier. Bref, je crois que la majeure partie des femmes canadiennes témoignent dans le choix d'un mari beaucoup plus d'esprit pratique que de fougue résultant d'une griserie passionnelle. Cela tient tant au tempérament national qu'au mode d'éducation généralement admis chez nous. Croyez bien que je ne puis qu'approuver la généralité de nos femmes de se montrer circonspectes dans la réalisation de l'acte le plus sérieux de la vie.

Le grand événement littéraire du moment est l'apparition du livre de Stanley, duquel nous extrayons quelques gravures que nos lecteurs trouveront sur une autre page.

Drame émouvant, roman intéressant, amusante comédie, il y a de tout cela dans ce livre dont l'auteur a le mérite d'être le héros. Mais avec quel talent l'écrivain a lancé son volume ; l'éditeur est aussi habile que le voyageur. Grâces soient rendues au ciel ! D'Afrique, Stanley nous revient tout entier on retrouve le publiciste derrière l'explorateur.

En lisant ces pages, je ne puis m'empêcher de trouver un contraste singulier entre le but que se proposait le hardi voyageur et les moyens employés par lui.

Il s'agissait de sauver Emin et ses compagnons. Mais l'un se croyait si peu en danger qu'on dut le sauver de force, et les autres menaient une vie si libre et si heureuse que leur chef craignait qu'ils ne s'insurgeassent à la proposition de rentrer en Egypte.

Pour atteindre son but soi-disant philanthropique, sans parler des infortunés compagnons qu'il perd en chemin, ni des tortures de ceux qu'il ramène vivants, Stanley, tout le long de sa route, tue bon nombre de gens qu'on ne peut accuser d'avoir été lui chercher noise chez lui. Et voilà ces sauveurs d'hommes qui massacrent les indigènes, voilà ces pionniers de la civilisation qui incendient et pillent les villages, voilà ces champions de la liberté, ces adversaires de la traite, qui emmènent des nègres en esclavage.

Tout le monde a l'air de trouver cela parfaitement naturel, et la seule raison que j'y voie, c'est que la justice ne peut évidemment pas être de la même couleur pour les nègres et pour les Européens.

La rencontre d'Emin et de Stanley est, sinon plus intéressante, du moins plus amusante, Stanley, d'abord, est tout surpris de rencontrer, au lieu du misérable qu'il croyait trouver, un homme "fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable," avec un visage qui, loin de montrer la trace d'aucune maladie ni d'aucune anxiété, indiquait un esprit tranquille dans un corps prospère.

Il est certain que le sauvé aurait pu à tous égards rendre des points à son sauveur. Mais Stanley ne perd pas son rôle de vue : il est venu chercher Emin, il l'emmènera malgré lui. Quelle perle que cette scène : "Le pacha m'inquiète. Quand je lui parle de retour par la mer, il a une manière de taper sur son genou et de sourire, comme s'il disait : Nous verrons, nous verrons ! Il lui en coûte évidemment de quitter un pays où il était vice-roi." Eh bien alors, pourquoi ne pas l'y laisser.

Tant qu'il est sous la coupe de Stanley, le pacha lui fait bonne mine, mais dès qu'à Zanzibar il n'a plus rien à craindre de lui, il lui tourne le dos pour rentrer au service de l'Allemagne dans l'Afrique orientale. Et dans les dernières lignes, c'est une

colère mal dissimulée, qu'on sent percer chez l'auteur, de voir cet Allemand servir son pays plutôt que l'Angleterre.

Un livre que je voudrais bien lire maintenant, c'est la réponse du sauvé malgré lui. Elle ne peut tarder à paraître et ne manquera certainement pas d'intérêt.

Puisque nous parlons de l'Afrique, je donnerai la volée à certaines idées que me suggère un Etat du continent noir dont on s'est beaucoup occupé en ces derniers temps ; je veux parler du Dahomey. Vous n'ignorez pas que le congrès anti esclavagiste — l'un des plus longs auquel il nous ait été donné d'assister — vient de terminer ses travaux. Le résultat de ceux-ci reste sans sanction tant que les Pays-Bas n'auront pas signé le protocole. Mais passons. Supposons cette dernière formalité accomplie ; l'on va s'appliquer à faire cesser la traite des noirs. C'est parfait. Une question cependant : Les puissances vont-elles continuer à traiter le Dahomey comme un Etat régulièrement constitué ? Ne serait-il pas plus que temps de mettre un terme aux exploits sanguinaires d'un minuscule potentat qui, au nez et à la barbe des Européens, procède chaque année à des sacrifices humains qui n'ont de nom dans aucune langue ? Châtier les trafiquants d'esclaves, c'est fort bien ; mais purger un coin de la terre africaine voisin de colonies européennes d'une sorte de minotaure qui se vautre dans le sang humain à intervalles réguliers, constituerait un acte absolument méritoire, un devoir d'humanité. Jadis, l'on organisait des croisades pour des causes plus futiles. Que les grandes puissances se mettent d'accord, et l'on aura bientôt fait de balayer ce principicule, ses amazones et ses guerriers, au plus grand profit de la civilisation. Au dix-neuvième siècle, entretenir des pourparlers, signer des conventions, avec un monstre de cette espèce est un phénomène complètement renversant.

Pendant qu'on traverse de part en part les régions inexplorées de l'Afrique, un autre point du globe, plus inaccessible encore, vient d'être atteint. Le pôle Nord est franchi !

Malheureusement l'explorateur n'a pu rapporter de son voyage aucune observation vraiment curieuse. Mais sa traversée n'en sera pas moins fort utile pour ceux qui voudront après lui parcourir la même voie.

Il s'agit d'un pantalon de toile cirée ayant appartenu à un matelot de la *Jeannette*, qu'on vient de retrouver sur la côte du Groënland, où il n'a pu parvenir qu'en traversant le pôle Nord, porté sans doute par un courant.

Les savants sont en liesse, car ils concluent d'après ce fait à la possibilité de passer par ce Chemin du Pacifique à l'Atlantique. Où la culotte a passé l'homme passera bien aussi, et le navire avec lui.

Un autre voyageur fait en ce moment parler beaucoup de lui, non par ses explorations merveilleuses, car il s'est contenté d'aller prendre les eaux, mais par les ordres qu'il a laissés derrière lui.

On vient d'apprendre avec stupeur en Europe, et surtout en Russie, que le major Panitza a été fusillé à Sofia, le lendemain du départ du prince Ferdinand.

On ne s'attendait guère à voir ce complot de comédie se terminer par une sanglante tragédie. Le condamné est mort bravement en se bandant lui-même les yeux de son mouchoir et criant : "Vive la Bulgarie !" !

Sait on jamais comment finit un complot ? Le gouvernement de San-Salvador vient d'être renversé par une conspiration qui rappelait à beaucoup d'égards celle de Panitza qui ne manque pas d'originalité.

Le général Menendez célébrait par un bal le cinquième anniversaire de son élévation à la présidence de la république, et pendant que ses amis dansaient et que ses ennemis complotaient, il soignait à l'étage supérieur une légère indisposition. Il prenait bien son temps.